

# BULLETIN BAUDELAIRIEN



*le 9 avril 1969*

*Vol. 4, No. 2*

---

## **BULLETIN BAUDELAIRIEN**

Publié deux fois par an, le 9 avril et le 31 août, à Nashville, Tennessee,  
U.S.A.

Comité de rédaction: W. T. Bandy; J. S. Patty; R. P. Poggenburg,  
(Vanderbilt); Peter C. Hoy (Oxford University).

Veillez adresser toute correspondance à Box 1663, Station B

Vanderbilt University

Nashville, Tennessee 37203

Abonnement annuel (2 numéros)

\$2.00

Le montant des abonnements doit être adressé, soit par  
chèque bancaire, soit par mandat, au

**BULLETIN BAUDELAIRIEN**

Couverture: Malvina Mikesell, d'après Manet.

# BULLETIN BAUDELAIREN

Vol. 4, No. 2

le 9 avril 1969

## SOMMAIRE

### Deux inédits

par Marcel A. Ruff ..... 2

### La trace de quelques documents baudelairiens

par Jean-François Delesalle ..... 7

### Baudelaire et Eugène Crépet: un document inédit

par Lois Boe Hyslop ..... 13

### La *Revue anedotique* et Baudelaire (I)

par W. T. Bandy ..... 14

Baudelaire et Henry Dérieux ..... 14

Travaux en cours ..... 17

Correction ..... 17

Le Centre d'Études baudelairiennes ..... 17

## DEUX INEDITS

### I. Un Message inédit de Baudelaire

“Je n’ai pas eu besoin de m’absenter. M Bérardi (Indépendance) m’a écrit une longue lettre. Je venais donc vous demander si vous aviez des épreuves des poèmes, ou de me les adresser 22 Rue d’Amsterdam.

Je reviendrai donc Jeudi, et je vous prie d’agréer l’assurance de mes sentiments bien distingués.”

Ces quelques lignes ont été tracées au crayon par Baudelaire sur sa carte de visite. L’origine de cette carte m’est inconnue. Je l’ai acquise il y a une douzaine d’années du sympathique Jean-Pierre Cézanne, du temps qu’il tenait boutique rue de Seine.

Cette carte, qui a figuré à l’Exposition *Charles Baudelaire, poète et critique d’art*, m’avait été déjà demandée pour l’Exposition de 1957 à la Bibliothèque Nationale, et je retrouve sur le catalogue d’alors, au n° 438, l’indication suivante: “M. Ruff date cette carte d’août 1863 et pense qu’il s’agit des poèmes en prose *Une Mort héroïque* et *Le Désir de peindre* publiés le 10 octobre 1863 dans la *Revue nationale et étrangère*, dirigée par Gervais Charpentier.” Il n’est peut-être pas inutile de présenter une justification de cette hypothèse.

La *Correspondance générale*, au n° 777 (t. IV, p. 181), résume une lettre du 16 août 1863 dont le destinataire n’est pas connu: Baudelaire y “annonce son brusque départ pour Bruxelles où il est obligé de se rendre pour aller s’entendre avec M. Bérardi, directeur de *l’Indépendance belge*, sur une question d’un intérêt littéraire important.” La lettre à Mme Aupick du 31 août précise qu’il s’agissait “d’écrire des articles dans *l’Indépendance belge*.” Baudelaire ajoute: “Mais je n’ai pas pu m’entendre avec ce journal, et je ne suis pas parti.” Il nous paraît très probable que notre carte suit de près la lettre du 16 et met fin à l’incertitude exprimée en note par Jacques Crépet: “Ce projet de collaboration donna-t-il lieu à un échange de lettres? Nous n’en connaissons aucune qui y ait trait, ce qui nous porterait à croire que Baudelaire avait plutôt engagé les pourparlers avec Bérardi par l’entremise d’Arthur Stevens.”

Il n'y a donc guère de doute sur la date de la carte. Reste la question du destinataire. La *Revue nationale et étrangère* est le seul périodique où aient paru des poèmes de Baudelaire, en vers ou en prose, entre le 14 juin 1863 et le 1<sup>er</sup> mars 1864. A cette dernière date la *Revue nouvelle*, dirigée par Albert Collignon, en a publié une série, mais il est peu vraisemblable que Baudelaire ait attendu en août ou septembre 1863 des épreuves de poèmes à paraître plus de six mois plus tard.

La seule lettre à Gervais Charpentier qui soit reproduite dans la *Correspondance générale* est du 20 juin 1863. Elle a été citée plus d'une fois: . . . "Je vous avais dit: supprimez tout un morceau, si une virgule vous déplaît dans le morceau, mais pas la virgule; elle a sa raison d'être" . . . La lettre se termine ainsi: "Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes parfaits sentiments." La sécheresse de notre billet s'accorde fort bien avec le ton de la lettre.

Sous réserve que quelque baudelairiste n'apporte des éléments qui infirment notre suggestion, nous croyons donc pouvoir nous y tenir.

## II. Baudelaire Vu par Troubat

Le 12 février 1865 Baudelaire écrivait à Ancelle: . . . J'ai passé en revue, il y a peu de jours, un paquet de lettres de Proudhon, fort curieuses, adressées à des amis de Belgique" . . . Comme Jacques Crépet l'indique en note, il s'agissait certainement des lettres qui ont fourni à Poulet-Malassis la matière d'une série d'articles parus en février et mars de la même année dans la *Petite Revue* sous le titre: *Proudhon en Belgique*.

Neuf mois plus tard, presque jour pour jour (le 13 novembre), le même Baudelaire, remerciant Champfleury de son second volume sur la caricature (*Histoire de la caricature moderne*)—et se plaignant seulement d'y être "un peu trop loué et un peu trop cité", protestation peu habituelle aux gens de lettres!—, lui confiait quelques commissions, parmi lesquelles celle-ci: "Si vous voyez l'aimable secrétaire de l'oncle Sainte-Beuve, dites-lui de m'expédier les articles sur Proudhon." Il s'y intéressait même au point d'engager Ancelle, dans sa lettre du 30 novembre, à lire aussi ces articles.

Là encore Jacques Crépet nous épargne les recherches : il rappelle que “le 31 octobre, Sainte-Beuve avait commencé, à la *Revue contemporaine*, un essai sur Proudhon, présenté comme un ‘suprême témoignage d’estime’, dont la publication allait être poursuivie dans les livraisons des 15 et 30 novembre et 15 décembre 1865.” Pour plus de détails il renvoie le lecteur à *La Genèse du “Proudhon” de Sainte-Beuve*, par Jean Pommier, article paru dans la *Revue d’histoire littéraire* en 1925.

On peut compléter cette information en ajoutant que Poulet-Malassis avait mis ses documents à la disposition de Sainte-Beuve pour la préparation de cette étude. Voici en effet ce que “l’aimable secrétaire de l’oncle Sainte-Beuve” écrivait à Poulet-Malassis le 17 mai 1865 :

“Mon cher Malassis,

M. Sainte-Beuve est bien sensible à votre offre aimable. Il a reçu des numéros de la *Petite Revue* qui probablement lui ont été transmis par les soins de M. Delhasse. Quant à ce qui est des lettres de Proudhon, il n’y a pas urgence ; M. Sainte-Beuve a commencé son travail ; mais il n’en est encore qu’à la jeunesse. Il a été obligé d’interrompre pour quelques semaines et il ne pourra guère se remettre à l’œuvre avant trois semaines environ. Il a eu tous ces temps ci [sic] un grand courant de distractions qui l’a arraché à ses heures paisibles de travail le matin. Il est très-sensible encore une fois à votre aimable empressement, et je vous écrirai lorsqu’il croira avoir besoin de recourir à vos documents.

Nous avons eu une lettre de Baudelaire pleine de détails et qui était comme une conversation de ce fin et curieux esprit. Il me semblait enlisant la lettre causer avec lui un soir devant une table de café. Vous devez à vous deux tromper, comme on dit, les heures de l’exil.

M. Sainte-Beuve vous prie de dire mille choses amicales à M. Delhasse, dont il a apprécié aussitôt la belle et généreuse nature. Voilà bien de ces vrais philanthropes.

Je reçois à l’instant même une lettre alarmée de votre ancien teneur de livres. Il m’envoie sa carte de denrées pour qu’on lui en achète quelques-unes. Je m’acquitte de sa commission auprès de mon maître et de l’économe de sa maison.

Nous avons parlé bien souvent de vous avec l’auteur de *Mademoiselle Mariette*. Nous dînons ensemble tous les dimanches. La semaine est remplie de heurts sur les pavés de

Paris ou de griffonnages sur le papier, qui font qu'on vit dans ce Paris éloigné comme à deux cents lieues les uns des autres. Ce n'est que le dimanche—bourgeoisement parlant—qu'on peut rapprocher les deux rives. Et nous vivons tous comme de pauvres bourgeois.

Encore une fois merci de vos offres pour mon maître, de votre bon souvenir qui vous a fait m'adresser à moi. Une bonne poignée de mains à Baudelaire que je prie de ne pas trop mépriser la jeunesse en ma personne, car elle lui est sympathique, et croyez-moi bien

tout à vous  
Jules Troubat"

Passons rapidement sur quelques détails de cette lettre. Félix Delhasse était, nous dit Crépet, un "démocrate belge qui avait été l'ami le plus intime de Proudhon pendant ses années d'exil, fut au nombre de ses exécuteurs testamentaires, et préparait alors la publication de ses oeuvres posthumes." Quant à l'"ancien teneur de livres" de Poulet-Malassis, est-il besoin, pour les lecteurs du *Bulletin baudelairien*, de préciser que ces mots désignent "un vilain être, une espèce d'Auvergnat dans le commerce de la littérature", autrement dit "le sieur Pincebourde"?

La lettre de Baudelaire à Sainte-Beuve est très certainement celle du 4 mai, allongée de celle du 30 mars qui n'était pas partie, "probablement par une étourderie de ma part ou de la part des gens de l'hôtel." Certes l'appréciation de "ce fin et curieux esprit", formulée en 1865, est plutôt décevante, pour en dire le moins. Il est vrai que dans le livre publié par Troubat sur *Champfleury* en 1900, les deux ou trois allusions à Baudelaire sont aussi d'une rare insignifiance.

Du point de vue de Baudelaire, le seul point intéressant de cette lettre est la remarque finale sur ses relations avec la jeunesse. Dans *Mon Coeur mis à nu*, dans le *Carnet* à deux reprises, il est question d'un projet sur la jeunesse: "Un joli tableau de la jeunesse moderne." Baudelaire vise plus particulièrement la jeunesse littéraire, déjà dans la préface des *Martyrs ridicules* (1861), puis, après la lecture des deux premiers articles de Verlaine (16 et 20 novembre 1865), dans deux lettres dont l'une, chose curieuse, est adressée précisément à Troubat.

Nous ne pouvons cependant oublier l'accueil très bienveillant qu'il réservait aux jeunes écrivains comme Asselineau ou Léon Cladel, probablement aussi Jules Troubat, grand ami de Champfleury. Une fois de plus nous retrouvons la contradiction, fréquente chez Baudelaire, entre la doctrine, toujours affirmée en termes tranchants, et la pratique. Il a proclamé les charmes de la maigreur, mais n'a guère aimé que des femmes aux "curves" accusées; il a traité les enfants de "Satans en herbe", mais ils lui ont inspiré plusieurs poèmes en prose particulièrement émouvants.

On pourrait prolonger cet examen jusqu'aux sujets les plus sérieux. Pour nous en tenir aux jeunes gens, le propos de Troubat ne permet guère de prendre à la lettre le prétendu mépris de Baudelaire: la *sympathie* ne fonctionne pas à sens unique. Pour peu qu'on y réfléchisse, cette considération explique bien des choses: le désaccord des critiques de Baudelaire vient peut-être tout simplement de ce que certains d'entre eux s'en tiennent aux déclarations de principe, tandis que les autres se réfèrent de préférence à la personnalité vivante du poète.

Marcel A. Ruff



## LA TRACE DE QUELQUES DOCUMENTS BAUDELAIRIENS

Les catalogues de ventes publiques sont parfois la seule chance qui nous soit offerte d'entrevoir certaines pièces que des collectionneurs jaloux gardaient dans le secret de leur cabinet et auxquelles leurs nouveaux acquéreurs se hâtent de faire subir le même sort. On sait que cette source non négligeable de documentation a été fréquemment utilisée par Jacques Crépet et Claude Pichois pour nous donner l'édition, aussi complète que possible en son temps, de la *Correspondance générale* de Baudelaire.<sup>1</sup>

Il semble cependant qu'un de ces catalogues, déjà fort ancien, n'a pas été exploité comme il aurait pu l'être,—à vrai dire, il paraît même avoir été jusqu'à présent complètement ignoré, exception faite d'une brève indication de Jacques Crépet que nous retrouverons tout à l'heure. La chose est d'autant plus surprenante qu'il s'agit d'une collection célèbre, puisque nous voulons parler du *Catalogue de la bibliothèque de feu M. Alfred Bégis*, Troisième partie, dont la vente eut lieu à l'Hôtel Drouot le 27 mai 1910.<sup>2</sup> Baudelaire s'y trouve représenté par les nos 1334 à 1337,<sup>3</sup> que nous allons examiner en commençant par le moins inédit.

N° 1336—“Etude sur les *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos. 33 feuillets in-8 écrits au recto seulement. Manuscrit original autographe.”

C'est évidemment là le manuscrit qui fut communiqué par Alfred Bégis à Edouard Champion qui le publia en 1903 chez l'éditeur Messein, à la suite du texte de Laclos *De l'Education des femmes*. Le publicateur signalait que Baudelaire avait écrit ces notes “en partie [ . . . ] sur des bulletins de souscription au *Parnasse contemporain* [ . . . ] et sur des avis de recouvrements et de traites de la maison Poulet-Malassis.” En précisant le nombre de feuillets, le catalogue Bégis nous donne un nouvel élément de description du manuscrit, qui semble avoir disparu de la circulation depuis 1910 puisque Jacques Crépet n'a fait que reproduire le texte d'Edouard Champion en le purgeant de quelques coquilles évidentes.

N° 1335—“3 l.a.s., 1853 à 1860, 3 pages ½.”

1. “A M. Vincent, 20 avril 1853.”—C'est la lettre dont

on trouve un extrait, d'après un autre catalogue, dans la *Correspondance générale* sous le n<sup>o</sup> 135. Mais si nous en croyons le catalogue Bégis, il faut lire à la fin du fragment publié: “. . . dont le contact me blesse, et d'ailleurs beaucoup de poètes infiniment distingués. . .”—au lieu de: “blesse. Et”, et de: “poètes distingués.”

2. “Lettre non datée pour refuser une invitation: ‘. . . J'ai d'énormes choses à finir pendant l'absence de votre frère et il faut qu'elles soient prêtes à son retour. . . ’” C'est le n<sup>o</sup> 1079 de la *Correspondance générale*, où l'on trouve une erreur de lecture (“faire” au lieu de “finir”) et une hypothèse concernant la destinataire qui doit être abandonnée. En effet ce billet est passé en vente une nouvelle fois à l'Hôtel Drouot le 25 mai 1964 et le catalogue sous le n<sup>o</sup> 122 en donne le début: “Cher monsieur, excusez-moi si je ne puis accepter votre excellente invitation.” Le rédacteur du catalogue de 1964, après avoir noté que ce billet “semble inédit”— ce qui n'est qu'à moitié vrai—, suggère que le “cher monsieur” pourrait être un des frères Houssaye.

3. “A Poulet-Malassis, 15 août 1860; lettre traitant de ses travaux et de questions financières.” C'est la lettre signalée dans la *Correspondance générale* sous le n<sup>o</sup> 578. Elle aussi a figuré plus récemment dans une vente à Drouot, les 9-10 mai 1963. Le n<sup>o</sup> 144 du catalogue en donne une plus ample analyse: “Baudelaire se plaint de n'avoir pas de réponse à deux précédentes lettres envoyées pour demander aide financière à P.M. car il désire aller voir sa mère à Honfleur. “Mon parcours sera Honfleur, Rouen, Alençon et Paris.” A l'une de ces lettres était joint un article d'Armand Fraisse. Baudelaire prévoit, si P.-M. ne lui répond pas de s'adresser à Grandguillot.”

No. 1337—“Carnets de notes.—Petit in-8 80 ff. cart. bradel, dos de basane noire. Précieux et curieux document renfermant une foule de notes écrites à l'encre ou au crayon par Charles Baudelaire. Nous relevons au hasard: Plan d'une bibliothèque romantique.—Liste de ses amis, de ceux de Th. de Banville et de Ch. Monselet.—Note des exemplaires des *Fleurs du Mal* pris chez Asselineau et noms de personnes qui reçurent des exemplaires sur papier fort.—desiderata de la Bibliothèque romantique.—Ecrivains

loués et blâmés par Ch. Monselet.—Classiques de Sasonoff.—Liste des auteurs Normands.—Maximes de Poulet-Malassis.—Etc. On y relève encore de nombreuses citations prises au hasard de ses lectures, des notes de linguistique, les adresses de ses amis ou correspondants, etc., etc. et dix-sept croquis originaux, dessinés à la plume ou au crayon, par Ch. Baudelaire lui-même.”

Cette énumération si alléchante pourrait appeler bien des commentaires et des questions. Nous remarquerons seulement que le fait que Baudelaire a pris des exemplaires des *Fleurs du Mal* chez Asselineau doit sans doute être compris à la lumière de la lettre de ce dernier à Poulet-Malassis signalée par Jacques Crépet et Claude Pichois<sup>4</sup> et publiée par W. T. Bandy<sup>5</sup>: “Il ne manquerait plus que cela de me parler des *Fleurs du Mal!* Après que votre inconduite m’a réduit à la position de recéleur.”

Ce carnet, dont l’existence avait été signalée par Jacques Crépet à Fernand Vandérem en 1931<sup>6</sup>, semblait avoir disparu depuis lors. Il appartient aujourd’hui à M. Daniel Sicklès, et il vient de figurer à l’exposition du Petit-Palais<sup>7</sup>, ce qui permet d’en espérer la publication prochaine.

Le n<sup>o</sup> 1334 enfin, nous présente une lettre qui me paraît avoir été complètement ignorée jusqu’à présent et qui peut cependant donner lieu à une enquête intéressante: “L.a.s. Versailles, 9 mai 1853, 1 p. in-8. Lettre curieuse, trop curieuse, adressée à un ami, et qu’on ne pourrait imprimer en entier.”

Procédons d’abord à quelques constatations. La *Correspondance générale* contient déjà une lettre portant la même date, mais elle ne saurait être confondue avec celle-ci puisqu’il s’agit de l’envoi de *Confession* à Madame Sabatier,<sup>8</sup> qui ne comporte d’ailleurs pas l’indication du lieu d’expédition. Mais il est intéressant de noter que six jours plus tôt c’est de Versailles que Baudelaire adressait *Réversibilité* “A A[pollonie].”<sup>9</sup> Première conclusion: il est raisonnable de penser que ces différentes lettres—les deux envois et la “lettre curieuse”—ont été écrites pendant un même séjour à Versailles qui a pu durer une semaine . . . voire bien davantage puisque nous constatons que la *Correspondance générale* qui par ailleurs est muette entre le 24 avril et le 27 juin nous laisse dans l’ignorance des lieux hantés par Baudelaire dans l’intervalle,—à l’exception donc du seul Versailles.<sup>10</sup>

Maintenant faisons entrer les témoins, Asselineau le premier : “Philox[ène Boyer] cloua une fois [Baudelaire] pendant un mois à Versailles dans une auberge où on leur avait fait crédit, partant toujours pour aller chercher de l’argent à Paris et n’en rapportant jamais. J’ai gardé deux ou trois lettres lamentables qu’il m’écrivit dans cette occasion pour me prier de l’aller délivrer.”<sup>11</sup>

Après nous être rappelé que Baudelaire fréquentait Philoxène Boyer au début de 1853,<sup>12</sup> si nous pouvions à présent demander au témoin de produire l’une de ces lettres dont il vient de nous parler,—ou à tout le moins de nous préciser ce qu’elle a de si “lamentable”—, je gage que “le doux Asselineau” nous répondrait qu’elle fait état d’une grande détresse, mais qu’elle est en outre “curieuse, trop curieuse . . .” Pourquoi donc ?

Nous allons peut-être l’apprendre du second témoin : Emile Geidan.<sup>13</sup> Rappelant ses *Vieux souvenirs d’un étudiant de 1852*, il nous dit qu’aux environs de cette date Baudelaire et Philoxène Boyer sont partis pour Versailles, et qu’au bout de quinze jours Ph. Boyer a fait une réapparition fort piteuse : Baudelaire et lui sont descendus à Versailles dans un hôtel où ils n’avaient pas les moyens de séjourner ; on les a jetés dehors et, après avoir longtemps erré, ils ont trouvé refuge dans une maison close ; Baudelaire y est resté pendant que lui, Boyer, venait implorer le secours des amis parisiens.

Le témoin entendu, nous nous rappelons qu’il était déjà arrivé à Baudelaire de trouver refuge “dans un petit hôtel borgne,”<sup>14</sup> et il me semble que nous comprenons maintenant pourquoi le rédacteur du catalogue Bégis mettait la lettre du 9 mai 1853 au rang des “Curiosa” : Baudelaire devait y décrire sans fard à son ami—vraisemblablement Asselineau— des scènes dont son lieu d’asile était le théâtre.<sup>15</sup> Est-il besoin d’ajouter que le caractère . . . spécial de ce séjour versaillais, mis en doute jusqu’à présent, me paraît aujourd’hui certain ?

Mais les conclusions de notre enquête ne doivent peut-être pas s’arrêter là.

Si l’on admet ce qui précède, nous savons donc que le 9 mai 1853 Baudelaire se trouve réfugié à Versailles dans une maison close et que c’est de là qu’il envoie *Confession* à Madame Sabatier, à qui il avait déjà adressé *Réversibilité* quelques jours plus tôt, de la même ville sinon exactement du même—“mauvais”—lieu.

Or, comme l'a noté Jacques Crépet, *Réversibilité* "rejoint au plan mystique" *L'Aube spirituelle*, et l'on pourrait ajouter que l'"invocation" de la *Confession*<sup>16</sup> est à certains égards leur parente. On serait donc tenté de considérer que ces trois poèmes constituent un certain ensemble, et l'on pourrait se demander si *L'Aube spirituelle* n'est pas contemporaine des deux autres. Certes, l'édition Crépet-Blin des *Fleurs du Mal* parle<sup>17</sup> d'un manuscrit daté de février 1854, mais ne maintient pas constamment cette affirmation,<sup>18</sup> et la *Correspondance générale*,<sup>19</sup> tout en le plaçant à cette époque—c'est-à-dire en le faisant contemporain du *Flambeau vivant* et de *Que diras-tu ce soir* . . . —, montre que l'envoi à Madame Sabatier n'est pas daté.

Nous ferons alors remarquer que si *L'Aube spirituelle* appartient au même ensemble que *Le Flambeau vivant* et *Que diras-tu ce soir* . . . , on peut se demander : 1) pourquoi Baudelaire l'a publiée en 1855, dans la *Revue des Deux Mondes*, à la suite immédiate de *Confession* et non loin de *Réversibilité*,<sup>20</sup> tandis que *Le Flambeau vivant* et *Que diras-tu ce soir* . . . ne figurent pas dans le groupe des 18 poèmes ; 2) pourquoi dans les *Fleurs du Mal* de 1857 et de 1861 les poèmes figurent dans cet ordre : *Que diras-tu ce soir* . . . , *Le Flambeau vivant*, [*A Celle qui est trop gaie*—pièce condamnée], *Réversibilité*, *Confession*, *L'Aube spirituelle*,—ordre qui associe manifestement *L'Aube spirituelle* à *Réversibilité* et à *Confession* plutôt qu'aux poèmes précédents.

Enfin et surtout, les quelques mots qui accompagnaient l'envoi de *L'Aube spirituelle* à Madame Sabatier : "After a night of pleasure and desolation, all my soul belongs to you," nous portent à croire que Baudelaire se trouvait dans son "refuge" versaillais lorsqu'il les écrivit,<sup>21</sup>—tout comme nous estimons que le souvenir de la "*Confession*" de la Présidente a pu être rappelé par la présence des "filles" pour qui aussi "C'est un dur métier que d'être belle femme."<sup>22</sup>

Que la composition de *L'Aube spirituelle* date de mai 1853 est donc la dernière conclusion—imprévue—que nous suggère cette réflexion sur l'un des trésors de "feu M. Alfred Bégis." Un mot encore toutefois. Est-ce un tour que nous joue le "démon de l'analogie"? Nous nous prenons à rêver que "l'éternel Soleil" qui luit au terme du poème aurait pu être appelé par la pensée du Roi dont l'expédition montée par Philoxène Boyer avait pour but de préparer une histoire . . .

Jean-François Delesalle

## NOTES

1. Il s'agit, évidemment, de l'édition, chez Conard, préparée par Jacques Crépet et Claude Pichois.

2. Catalogue édité par Emile Paul et fils et Guillemin, libraires-experts qui assistaient M<sup>e</sup> André Desrouges, commissaire-priseur. 28 p. in-8.

3. Il est également question de lui sous le n<sup>o</sup> 1394 qui groupe 125 lettres de Poulet-Malassis à Asselineau.

4. *Baudelaire et Asselineau*, p. 20, n. 37.

5. *An Exhibition Commemorating the Centennial of Les Fleurs du Mal*. Madison (Wisconsin), 1957, n<sup>o</sup> 79 et fac-simile, p. 25.

6. *Bulletin du Bibliophile*, 1932, p. 289-292.

7. N<sup>o</sup> 331 du catalogue.

8. N<sup>o</sup> 141.

9. N<sup>o</sup> 140.

10. On sait d'ailleurs que Baudelaire "ador[ait] Versailles" (*CG*, n<sup>o</sup> 744) que, collégien, il avait visité en 1838 (*Lettres inédites aux siens*, p. 152).

11. *Baudelaire et Asselineau*, p. 186-187, et E. et J. Crépet, *Baudelaire: étude biographique*, p. 295.

12. Voir la *Correspondance générale*, n<sup>os</sup> 137 et 1017.

13. Déjà entendu par J. Crépet, dont je reprends le compte rendu (*CG*, t. I, p. 208, n.).

14. *Correspondance générale*, n<sup>o</sup> 138.

15. Ajoutons que le billet écrit à Versailles par Philoxène Boyer demandant à Emile Deschamps assistance pour Baudelaire et lui-même ne peut vraisemblablement se rapporter qu'à la même aventure (voir *OEuvres posthumes*, Conard, t. I, p. 544).

16. Voir la dernière strophe.

17. P. 50 et p. 288.

18. A la page 375 il n'est plus question que de "vers 1854".

19. N<sup>o</sup> 167.

20. Cf. Marcel A. Ruff, *L'Esprit du mal et l'esthétique baudelairienne*, p. 274.

21. M. Claude Pichois nous fait remarquer avec raison que ceci n'empêche pas absolument de penser que le poème a pu être envoyé à Madame Sabatier à une date ultérieure. Mais il faudrait alors admettre que la phrase en anglais a trait à une autre circonstance—sinon pourquoi Baudelaire l'aurait-il maintenue?—et cette hypothèse supplémentaire ne nous paraît pas s'imposer.

22. Association d'idées par contraste pour Baudelaire, c'est manifeste, alors qu'elle se serait peut-être faite par ressemblance dans l'esprit d'un Théophile Gautier. Reste à savoir si nous ne devrions pas employer ici le mot "manifeste" dans son sens psychanalytique, mais ce serait reposer toute la question du mysticisme érotique.

## BAUDELAIRE ET EUGENE CREPET: UN DOCUMENT INEDIT

M. Charles Mann, bibliothécaire à la Pennsylvania State University et conservateur des livres précieux, vient d'acquérir un reçu de cent dix francs établi par Baudelaire aux noms de Gide et d'Eugène Crépet. Apparemment inédit, ce reçu, qui porte la date du 9 août 1859, remonte à la période où Baudelaire préparait les notices littéraires commandées par Crépet pour son anthologie des *Poètes français*. Il se place donc au début de leur collaboration avant que ne surgissent entre l'auteur et l'éditeur les graves difficultés qui finirent par amener leur rupture.

Pour éclairer ce document, il faut se référer à la *Correspondance générale*. Le 4 août 1859, Baudelaire écrivit à Crépet un billet (CG, II, 330) où il lui demandait la permission de s'adresser à M. Gide, éditeur des *Poètes français*, pour lui réclamer le prix des sept notices qu'il avait terminées. Crépet a dû consentir à la demande du poète; du moins le reçu acquis par M. Mann nous mène à le croire :

Reçu de M. M. Gide et Crepet [sic] la somme de cent dix francs à compte sur sept notices littéraires. 110 fr.

Charles Baudelaire  
9 août 1859

Trois mois plus tard, le 31 octobre 1859, Baudelaire écrivit une lettre à Crépet (CG, II, 359)—la première depuis sa demande du 4 août—où il fait allusion aux cent dix francs reçus de Gide, car il y est question de rembourser à Crépet une somme qu'il est "honteux de [lui] devoir depuis trois mois." Ce qui nous ramène, à quelques jours près, à la date de notre reçu.

Le document que nous publions, tout bref qu'il soit, jette un peu plus de lumière sur les rapports entre Baudelaire et Crépet. Il témoigne notamment de la bonne volonté de l'anthologiste et biographe qui, un jour, édifiera un des monuments les plus authentiques de la vaste littérature baudelairienne, les *OEuvres posthumes et correspondance inédites* de 1887.

Lois Boe Hyslop  
The Pennsylvania State University

## LA REVUE ANECDOTIQUE ET BAUDELAIRE (I)

Sous ce titre, j'ai publié jadis dans une revue américaine (*Romanic Review*, février 1938) un petit article dans lequel j'attribuais à Baudelaire quelques pages anonymes à propos d'une exposition de peintures à la galerie Martinet. Cette attribution n'a jamais été contestée, que je sache, et les pages en question ont été reproduites dans les principales éditions des oeuvres complètes de Baudelaire: Conard, La Pléiade, Club du Meilleur Livre, Club Français du Livre, et l'Intégrale. Dans mon article, j'ai signalé aussi d'autres contributions non signées dans le volume pour 1862 de la *Revue anecdotique* qui me semblaient susceptibles d'être de la main de Baudelaire. Malgré l'absence de preuves concluantes, j'ai toujours l'impression que la collaboration de Baudelaire à la *Revue anecdotique* ne fut pas limitée aux articles qui ont été recueillis dans ces éditions. *Le Bulletin Baudelairien* publiera, de temps en temps, certains de ces articles anonymes, afin de les soumettre au jugement de ses lecteurs.

Nous commencerons par une notice bibliographique qui a paru dans le numéro de la première quinzaine de juin 1862. On sait que Baudelaire s'est intéressé particulièrement et pendant de longues années à Sébastien Mercier. Dans ses notes pour la composition du journal projeté, *le Hibou philosophe*, rédigées sans doute vers 1852, on trouve cette recommandation: "Faire les articles sur q[uel]ques auteurs anciens, ceux qui, ayant devancé leur siècle, peuvent donner des leçons pour la régénération de la littérature actuelle, ex.: Mercier, Bernardin de Saint-Pierre, etc." (Ed. Conard, OP I, 210) Dans son étude sur Edgar Poe, publiée dans cette même année de 1852, Baudelaire fait allusion, à deux reprises, à Sébastien Mercier. "Qui n'a cherché quelquefois l'acuité du style et la netteté des idées d'Erasmus dans le coupant de son profil, la chaleur et le tapage de leurs oeuvres dans la tête de Diderot et dans celle de Mercier, où un peu de fanfaronnade se mêle à la bonhomie [...] Mercier, très vieux, est rencontré rue du Coq-Héron; Napoléon est monté sur le XVIII<sup>e</sup> siècle, Mercier est un peu ivre, et il dit *qu'il ne vit plus que par curiosité.*" (OP I, 268 et 273) Mais il faut consulter surtout la lettre que Baudelaire écrivit à sa mère, le dimanche 11 [10] août 1862, c'est-à-dire deux mois à peine après la publication de la notice bibliographique qui nous concerne ici: "J'ai un très beau livre à t'apporter; mais je fais



un gros travail à ce sujet: *Second tableau de Paris par Sébastien Mercier, Paris pendant la Révolution de 93 jusqu'à Bonaparte; c'est merveilleux.*" (CG IV, 99-100) Commentant ce passage, Jacques Crépet rappelle que "Baudelaire s'est plusieurs fois inspiré de cet ouvrage."

Nous n'avons pas l'intention, bien entendu, d'attribuer formellement cette notice à Baudelaire; nous voulons seulement y attirer l'attention de nos lecteurs, espérant que parmi eux il se trouvera quelqu'un qui possède les documents ou les renseignements nécessaires pour trancher la question. (W. T. Bandy)

*Paris pendant la Révolution ou le Nouveau Paris (1789-1798)*, par Sébastien Mercier. Nouvelle édition, annotée et précédée d'une introduction; 2 vol. in-18.—Il est dangereux d'apprécier une oeuvre capitale sous l'empire d'un préjugé ou dans l'aveuglement que produit trop souvent l'esprit de parti.

Combien d'honnêtes gens se sont peut-être volontairement privés du plaisir de lire le *Nouveau Paris* de Séb. Mercier, rien que pour avoir vu par hasard la note, impitoyable dans sa concision, dont un critique autorisé, le savant Quérard, a flétri ce chef-d'oeuvre.

En effet, après avoir énoncé le titre du livre et les deux éditions qu'il eut en 1797 et 1800, l'auteur de la *France littéraire* imprime les deux lignes suivantes que rien ne saurait justifier: "*Le Nouveau Paris* est une production d'un cynisme révoltant, écrite d'un style trivial."

M. Poulet-Malassis a eu l'heureuse inspiration de réimprimer ce livre aussi curieux qu'il était devenu rare, et, en le lisant, on s'étonne de l'incroyable aberration qui a dicté l'apostille injurieuse du célèbre officier de l'état civil des livres français.

*Le Nouveau Paris*, oeuvre d'un honnête homme, est le miroir fidèle où se reflète, jusque dans ses plus infimes détails, la société issue de la Révolution.

Il nous montre, dans un tableau saisissant, la physionomie intime, la vie en détail d'une époque dont tous les grands esprits de la nôtre cherchent à pénétrer le caractère historique. Cette réimpression est un véritable service rendu aux lettres aussi bien qu'à l'histoire.

## BAUDELAIRE ET HENRY DERIEUX: UN HOMMAGE POETIQUE INEDIT

Les Baudelairiens avertis connaissent l'admirable petit volume publié à Bâle en 1917 par le poète et critique, Henry Dérieux et intitulé *Baudelaire, Trois Essais précédés d'un poème-dédicace et ornés d'un portrait de Baudelaire à 40 ans*. L'auteur est mort prématurément en 1941, sans avoir pu mener à bien un second livre qu'il projetait sous le titre de *Baudelaire désincarné*. Vers la fin de sa vie, il avait remanié le Poème-dédicace des *Trois Essais*, sans doute destiné au volume projeté. Nous devons à l'amabilité de son fils, Roger Dérieux, le peintre distingué, de pouvoir offrir à nos lecteurs le texte définitif et encore inédit de cet hommage émouvant à la mémoire de Baudelaire. (W. T. B.)

### L'Intercesseur

Encens dont la fumée hésite, Cassolettes  
d'où montent, nous liant d'étroites bandelettes,  
les parfums abolis des reines de Saba.  
Hoquets du désespoir. Râle et sang du combat.  
Et toujours, réveillés dans l'ombre fraternelle,  
la palpitation et le battement d'aile  
de l'Ange qui se heurte aux murs de nos prisons.  
Halètement de l'ombre où nous nous épuiçons.  
Rayon suscitateur dans la nuit mamertine.  
Port d'escale où l'on voit l'antique brigantine  
lever l'ancre et larguer l'écoute au jour levant.  
Chant d'espoir apporté du large par le vent.  
Brasillement du soir sur les mers écarlates . . .  
Vous qu'on voua jadis aux ombres scélérates  
et qu'on jeta, sanglant, sous le bras séculier,  
je vous invoque à l'heure où s'ouvre l'escalier  
qui succède à la crypte où nul flambeau n'éclaire :  
priez pour nous, veillez sur nous, saint BAUDELAIRE!

Henry Dérieux

## TRAVAUX EN COURS

Nuiten, H. F. *Scrupule et souci de perfection chez Baudelaire. Etudes des variantes des Fleurs du Mal.* (Thèse de doctorat, Université Catholique, Nimègue, Pays-Bas.)

## CORRECTION

Notre collaborateur, M. Yoshio Abé, a eu la bonté de nous signaler que c'est à tort que dans la "Chronique" baudelairienne du 9 avril 1968 (*Bulletin Baudelairien*, Vol. 3, N° 2, à la page 15) nous avons placé en janvier 1967 le colloque "Hommage à Baudelaire, critique d'art." C'est janvier 1968 que nous aurions dû dire. M. Abé nous corrige également en ce qui concerne la présence ou l'absence de certaines personnalités de marque: ". . . Je tiens à dire que Stephen Spender a dignement représenté l'Angleterre, tandis que Pierre Emmanuel ne s'est pas manifesté." Nous remercions M. Abé de ses secours et invitons tous nos lecteurs à nous signaler les erreurs de toute sorte qui pourront s'insinuer dans ces pages.

## LE CENTRE D'ETUDES BAUDELAIRIENNES

Le Centre d'Etudes Baudelairiennes, annoncé dans le *Bulletin* du 9 avril 1968, a été ouvert comme prévu en septembre dernier. Nous profitons de cette occasion pour rappeler à nos lecteurs que les services du Centre sont désormais à leur disposition, sur place ou par correspondance.

Le Centre est essentiellement une bibliothèque de travail et non pas un musée. Il contient peu de manuscrits de Baudelaire, peu d'éditions luxueusement illustrées de ses oeuvres. En revanche, il possède une collection presque complète des éditions originales et un grand nombre de publications pré-originales, toutes les éditions critiques et collectives et une réunion importante des traductions en langues étrangères. Mais la partie qui sera peut-être de la plus grande utilité aux chercheurs est celle de la documentation biographique et critique: plus de trois mille volumes et un nombre encore plus important d'extraits de revues et de coupures de journaux se rapportant à Baudelaire, à son époque et à son influence mondiale. De ce point de vue, les archives du Centre sont pro-

blement uniques. Le Centre maintient également un fichier double: des oeuvres de Baudelaire et de tout ce qu'on a écrit sur sa vie et son oeuvre. Une section est consacrée à Edgar Poe et ses traducteurs français.

Naturellement, le Centre ne possède pas tout ce qui touche à Baudelaire, mais on espère remplir graduellement la plupart des lacunes. Des listes de desiderata seront publiées dans les numéros futurs du *Bulletin*. Nos lecteurs sont priés d'apporter leur concours, en envoyant des tirés à part de leurs travaux sur Baudelaire. En signe de remerciement, le Centre serait heureux d'offrir à ces bienfaiteurs des exemplaires de l'ouvrage de W. T. Bandy, *Baudelaire Judged by His Contemporaries* (New York, 1933), ou d'autres documents qu'il possède en double.

L'inauguration officielle du Centre aura lieu le 9 avril 1969 à Furman Hall de Vanderbilt University. On prépare une exposition et un colloque pour marquer cet événement. Les lecteurs du *Bulletin* sont cordialement invités à assister à cette cérémonie et à visiter l'exposition, qui durera plusieurs semaines.